



Les dits de Malek Bensmail

© MALEK BENSMAIL/UNLIMITED

19

Nacer et sa classe, une scène de La Chine est encore loin de Malek Bensmail. « Ce sont des personnages réels, comme ces deux instituteurs très touchants, qui se sont révélés face à la caméra. Ils tentent tous deux de faire au mieux en assurant une formation à leurs élèves, dans l'espoir de les faire passer au collège en fin d'année. »

Fidèle à sa veine humaniste, Malek Bensmail, documentariste aux propos chocs, a réalisé en 2008 *La Chine est encore loin*, chronique d'une enfance au cœur d'un village des Aurès, et état des lieux de l'institution scolaire et de la transmission du savoir.

C'est caméra à l'épaule que Malek Bensmail a choisi de dire les maux, les rêves évanouis, les fêlures de ses contemporains dans une Algérie exsangue où il a décomplexé l'écriture de l'Histoire. *Territoires* évoque dès 1996 les violences subies par les Algériens ; suivent, en 1999, *Boudiaf, un espoir assassiné*, en 2001, *Demokratia*, puis *Aliénations*, signé en 2004, hommage à son père qui fut l'un des pères fondateurs de la psychiatrie algérienne. Et enfin, l'année dernière, *La Chine est encore loin*, primé par le festival des Trois Continents à Nantes et par celui du Film d'auteur en numérique en Île-de-France.

Comment l'idée de ce documentaire est-elle née ?

Elle est le fruit d'un parcours : tous mes films ont une relation forte avec l'Algérie. Ma démarche a également pour but de combler un déficit en matière de documentaires. Depuis la guerre d'indépendance, il n'y a eu que très rarement une sensibilité documentaire chez nos cinéastes. La part faite au cinéma du réel a servi une cause citoyenne, parfois à des fins idéologiques. Et depuis vingt ans, on s'est détourné des sujets sociaux et

politiques car ils sont étroitement liés à la censure.

Le documentaire est précisément le genre qui permet d'évoquer mais surtout d'affronter les problèmes contemporains majeurs d'un pays tels que l'école, l'aliénation, le politique. Si je m'attache à ce genre, c'est aussi parce qu'il incarne des enjeux importants. À travers mes films, je tente modestement de questionner le monde actuel, les traumatismes et les mutations de mon pays.

L'Algérie est-elle encore un pays qui se cherche ?

Oui. C'est un pays qui, à travers son histoire, a connu une succession de traumatismes, de nombreuses conquêtes et une longue et violente colonisation. Cependant, le peuple algérien a vécu plusieurs expériences dont il est sorti grandi. Ce sont les pouvoirs successifs qui ne l'ont pas entendu. J'ai le souvenir d'une terre parvenue en son temps à un équilibre avec le culturel, la tradition, l'islam, le temps de mes grands-parents, celui de la sérénité... Mais je ne souhaite pas enfermer l'Algérie dans un territoire dont le destin serait voué à sombrer. Tant qu'il y aura l'Homme avec

un grand H et son humanité, il y aura de l'espoir. Je crois au peuple et à la jeunesse bien que mon cinéma soit marqué par la mélancolie : je veux humaniser les exclus, ceux qui sont frappés par la pauvreté, ceux qui sont à genoux, afin de leur donner la parole, révéler leur dignité et leur ouvrir une fenêtre. Ma démarche est, de plus, celle d'un travail de mémoire. Nous avons grand besoin d'une mémoire contemporaine destinée à nos enfants, d'un enregistrement de la société d'aujourd'hui ! Comment se déroule une élection ? Quelle est la vie dans un hôpital ? Les vacances d'une famille émigrée, le quotidien dans une école... : il faut montrer une Algérie en vie, une Algérie qui se cherche mais qui soulève aussi des problématiques importantes. Et le documentaire doit traduire une réalité sociale, culturelle, politique. Le documentaire est un cri. Il faut pouvoir l'entendre.

« La Chine est encore loin » : pourquoi avoir choisi ce titre ?

La Chine est une terre symbolique en terre d'islam ; ce titre m'a été inspiré par le hadith du Prophète « Recherchez le savoir jusqu'en Chine, s'il le faut ! » Mon idée

Malek Bensmail Filmographie

2008

La Chine est encore loin

2005

Le Grand Jeu

2004

Aliénations

2003

Algérie(s)

2001

Demokratia (court métrage)

2000

Des vacances malgré tout

1999

Boudiaf, un espoir assassiné

1996

Territoire(s)



© HALEK BENSMAIL/UNLIMITED

« Au début, Rachida, la femme de ménage de cette école, a accepté que je filme uniquement son travail quotidien. Puis elle s'est révélée peu à peu, tout au long du tournage, des saisons, pour nous offrir à la fin un magnifique témoignage. »

autour de ce titre est plus caustique ; rapporté au français et à l'esprit critique, il tend à formuler l'idée d'un chemin encore long mais praticable. Les Chinois, eux, ont fait le chemin inverse plus rapidement et ont investi notre économie. Mais peut-être les spectateurs ne l'ont-ils pas lu ainsi ?

Malgré le souvenir de l'assassinat d'un instituteur français, le 1^{er} novembre 1954, point de départ de votre film, et le spectre de la décennie noire en Algérie, les destins portés à l'écran révèlent une rare humanité...

Ce sont des personnages réels, comme ces deux instituteurs très touchants qui, au fil de *La Chine est encore loin*, se sont révélés face à la caméra. Ils tentent tous deux de faire au mieux en assurant une formation à leurs élèves, dans l'espoir de les faire passer au collège en fin d'année. Il en est de même pour ce village des Aurès où j'ai choisi de tourner ; il s'est avéré que c'est là que s'était produit l'attentat du 1^{er} novembre 1954. Tout est possible lors d'un tournage, je n'enferme pas les personnages dans une caricature ou un sujet donné. Il ne suffit pas de les filmer, il faut surtout les aimer, leur donner la possibilité de révéler leur humanité.

Quelle est l'histoire de « l'émigré », ce personnage qui marche au bord d'une route aride, dans une scène qui ouvre votre film ?

Messaoud est un personnage qui s'est dessiné tardivement. Ayant entendu parler du tournage, vivant à Ghoufi, dans le vieux village, il est venu me voir et m'a raconté son histoire : celle d'un ancien guide touristique, désireux de défendre le patrimoine, cultivé. Mais les années de terrorisme ont fait disparaître le tourisme, et il s'est enfermé chez lui pour n'en ressortir qu'après de longues années en errant sur les routes avec l'espoir de rencontrer un touriste, en vain... Il m'a profondément touché. Il représente à lui seul l'errance, il va d'un groupe à un autre, d'un village à un autre, sur les routes. Il représente l'Algérien dans sa recherche de lui-même et de l'autre. On est tous quelque part comme Messaoud, dans une marche, un mouvement, une errance... Quand je l'ai vu au cœur de la beauté des paysages, au milieu de cette force, de cette énergie, de cette immensité, il a naturellement rejoint les autres personnages.

Quels rapports entretenez-vous avec l'Algérie ?

Une relation forte d'un enfant devenu adulte avec son pays. En décomplexant le rapport au monde arabe et occidental, mon identité s'est faite multiple, enrichie de plus par la modernité et la tradition : on peut vivre de façon apaisée et non conflictuelle. Ma présence en France, le fait d'y vivre m'a permis de produire ce que l'Algérie n'aurait pas pu produire ces dernières années. Il est encore difficile d'y défendre le septième art et d'y produire un documentaire comme, par exemple, Rithy Phan a pu le faire en évoquant le Cambodge avec son film *S 21, la machine à tuer*. Si je pouvais jouir d'une telle liberté, accompagnée de financements totalement algériens, sans parti pris ni polémique, je serais un cinéaste heureux.

À qui s'adresse votre cinéma ?

Je pense avant tout au regard des Algériens. Je suis à leurs côtés lorsque je travaille, ce sont eux que je filme et je m'attache notamment à évoquer le regard parfois acide qu'ils peuvent manifester à travers les différents sujets de mes documentaires. Je ne fais pas des films sur des gens mais avec eux, en faisant particulièrement attention à ne pas porter de regard idéologique. À travers mes films, je tente aussi de toucher un public plus large, car même si les personnages sont algériens, les sujets abordés sont universels.

Vous avez tour à tour filmé la souffrance mentale au sein d'un service psychiatrique, en signant *Aliénations*, et un autre documentaire, *Boudiaf, un espoir assassiné* : des thèmes difficiles, les premiers du genre. Pourquoi une telle fascination pour des sujets aussi complexes ?

J'ai en effet une fascination pour la complexité humaine, ses failles, son espace, ses territoires : la société algérienne n'est pas parvenue à trouver véritablement sa voie. C'est, à mon sens, en s'inspirant du vécu, de l'humain que l'on traduit le mieux la réalité mais aussi les problématiques d'un pays. La politique a été omniprésente dans l'histoire de l'Algérie. La caméra incarne les yeux du peuple, elle est selon moi le meilleur moyen de démocratiser l'image. La société et le pouvoir ne doivent plus craindre l'image. Le documentaire est le thermomètre de la démocratie. Quant à la caméra, elle doit être proche des plus humbles afin de révéler leurs maux, leurs difficultés, leur citoyenneté. Plus on pénétrera les arcanes d'un système, plus cela aidera ce dernier à se réformer.

Voilà pourquoi mes films doivent être vus par le plus grand nombre. N'est-ce pas cela qu'on appelle la citoyenneté ? ●

Fouzia Marouf
est journaliste